

Luminița MUNTEANU¹

L'ÎLE ET LA PESTE : PESTE, SOCIÉTÉ ET POLITIQUE
DANS LE ROMAN *VEBA GECELERİ* (« LES NUITS DE LA PESTE »)
D'ORHAN PAMUK

THE ISLAND AND THE PLAGUE: PLAGUE, SOCIETY AND POLITICS
IN THE NOVEL *VEBA GECELERI* ("THE NIGHTS OF PLAGUE") BY ORHAN PAMUK

Abstract. The story of the novel *Veba Geceleri* by Orhan Pamuk, published in 2021, takes place in 1901, during the third plague pandemic, on an imaginary island in the Eastern Mediterranean, which is claimed to be a part of the Ottoman Empire. The outbreak of the plague, which is brought, like many other similar scourges, by sea, triggers a crisis of epic proportions within the small island community, forcing its vital limits and causing it to assert its identity (among other things through declaring independence and breaking away from Ottoman tutelage). Orhan Pamuk calls on all the resources of the epidemic and of the collective imaginary in times of restriction (the plague brought "from outside", the plague as a foreigner, the foreigner as a scapegoat or as a possible agent of the plague, quarantine and the opposition to quarantine, the relations between the authorities and the population, the idea of authority, its forms, implications and risks in times of social anomie, the isolation of individuals and their loneliness in an age of distress, humanitarian disaster as the germ of social implosion, etc.) in order to create a novel that nurtures the ambition to enroll, through its explicit and implicit references, the great pandemic literature of the world.

Keywords: Orhan Pamuk, plague literature, novel, Mediterranean island, 1901, Ottomans

1. La peste dans les romans d'Orhan Pamuk : un motif récurrent

Le roman *Veba Geceleri*, « Les nuits de la peste », d'Orhan Pamuk est paru à la fin du mars 2021, en pleine pandémie de Covid-19, après un délai de

¹ Université de Bucarest, luminita.munteanu@lls.unibuc.ro

près de deux ans, sa parution étant initialement annoncée par l’auteur et par sa maison d’édition pour l’automne 2019. L’écrivain en parlait dans ses carnets à partir de 2011, mais le sujet du livre le préoccupait, semble-t-il, depuis encore plus longtemps : dans une interview accordée en 2018, il affirmait que le sujet des *Nuits* l’obsédait depuis la fin des années 1980, c’est-à-dire depuis les années s’ensuivant à la parution de *La maison du silence* (1983) et du *Château blanc* (1985), où il avait déjà effleuré ce sujet : « *Les nuits de la peste*, le roman que je suis en train d’écrire, est aussi une sorte de roman Est-Ouest. Cela fait trente-cinq ans que je pense à ce roman. Il s’agit d’un roman historique qui se déroule en 1900. En fait, dans *La maison du silence* Faruk faisait des recherches pour ce roman. J’ai d’ailleurs repris dans ce livre quelques scènes que je m’apprêtais à insérer dans *Le château blanc* » (Göknar, Kıvrak 2024 : 162).

« Je sais maintenant que mon prochain livre sera *Les nuits de la peste*, dont le sujet ne sera pas seulement le colonialisme, mais l’État, le pouvoir, la modernité, le peuple, la nation dans les sociétés postcoloniales ou du moins non occidentales... », écrivait-il en 2011, pendant un séjour en Inde (Pamuk 2022c : 195), lorsque son « roman de la peste », comme il aimait l’appeler, était encore en cours de gestation. Il ne l’amorça que cinq ans plus tard, en 2016, après avoir achevé un autre roman qui lui tenait au cœur, à savoir *Kafamda Bir Tuhaflık*, « Cette chose étrange en moi », paru en 2014 : « Entamé l’écriture des *Nuits de la peste* avec un bonheur singulier, presque bizarre », notait Pamuk en 2016 (2022c : 300), à Bozburun, où il passait ses vacances. Le processus d’élaboration de ce nouveau roman, qui le hantait, comme nous l’avons constaté, depuis plusieurs décennies, dura à peu près quatre ans et demi – finalement, il l’acheva en 2020².

Le motif de la peste est en quelque sorte récurrent dans l’œuvre d’Orhan Pamuk : il accompagne discrètement, comme une toile de fond ou comme un mauvais génie, l’évolution historique des communautés ou des individus. Les pestilences de jadis ne sont pas toujours saillantes : elles représentent plutôt un memento, une menace discrète et constante.

² « J’ai fini *Les nuits de la peste* dans ce bureau de Cihangir en travaillant 12 heures par jour. Je dormais trois heures la nuit, écrivais une heure, me rendormais pour trois heures » (Pamuk 2022c : 379), nota-t-il dans son carnet à la fin de l’été.

Nous le trouvons, par exemple, dans le roman *Sessiz Ev*, « La maison du silence » (1983), où l'historien Faruk Darvinoğlu, l'un des protagonistes du livre, découvre pendant ses recherches dans les archives de la sous-préfecture de Gebze, une bourgade située sur la rive nord de la mer de Marmara, une lettre faisant référence à une mystérieuse épidémie de peste qui aurait sévi jadis dans la contrée³.

Le personnage Faruk Darvinoğlu réapparaît, avec la même identité d'historien (cette fois-ci recyclé en encyclopédiste, de même que son grand-père, après avoir été banni de l'université à la suite du coup d'État militaire du 12 septembre 1980), dans le roman *Beyaz Kale*, « Le château blanc » (1985), où il se présente comme l'éditeur d'un manuscrit découvert en 1982 dans les archives « assez misérables de la sous-préfecture de Gebze », « au fond d'un coffre poussiéreux ». Le manuscrit en question fait référence à une mystérieuse épidémie de peste : « Dès que je consultai les sources essentielles de la période en question, je remarquai très vite que certains événements relatés dans le manuscrit ne correspondaient guère aux faits historiques. [...] il n'était nulle part question de quelque épidémie notoire, encore moins d'une épidémie de peste de l'ampleur de celle que décrivait le manuscrit » (Pamuk 1996 : 14).

L'action du roman *Beyaz Kale* (dont la première édition est parue en 1985), qui touche, par le biais des deux personnages principaux, le narrateur et son maître ottoman, la question de l'identité et des différences de mentalité entre l'Orient et l'Occident, est placée au XVII^e siècle, durant le règne de Mehmet IV (1642-1693). Tout comme dans *Les nuits de la peste*, l'auteur se sert du fléau et des tribulations qu'il entraîne pour mettre en exergue les particularités identitaires des protagonistes et de la société qui se trouve confrontée à la calamité.

³ « Il était question dans cette lettre de morts et d'épidémie et de peste, mais avais-je vraiment lu ces mots de peste ou de pestilence, ou alors était-ce mon imagination qui les y associait ? De quel État s'agissait-il ? Était-ce même possible qu'il eût existé ? Et soudain, j'avais pensé à ces ruines. Peut-être parce que j'avais lu que des pestiférés avaient été parqués quelque part, peut-être parce qu'il avait été question d'un caravansérail, peut-être pour ces deux raisons à la fois, je ne sais plus. » (Pamuk 2011 : chap. 18, p. 231)

2. L'espace du récit : l'île de Minger, la « perle rose de la Méditerranée »

L'intrigue du roman *Veba Geceleri*, « Les nuits de la peste », tourne autour d'une épidémie de peste qui semble éclater à l'improviste, dans « le meilleur des mondes possibles », et qui débouche sur une crise sanitaire, sociale et politique sévère, aux conséquences radicales : après l'éradication du fléau, l'univers en quelque sorte naïf, édulcoré, vaguement suranné du « site contaminé » sera remplacé par les nouvelles réalités de la modernité républicaine.

Les événements du roman se passent sur l'île de Minger – une île imaginaire du Dodécanèse, située dans la Méditerranée⁴ orientale, qui, suivant l'univers fictionnel du roman, représente la vingt-neuvième province (*vilayet*) d'un Empire ottoman mourant, se trouvant à l'automne de son existence. À en croire l'historienne Mina Mingerli, la narratrice fictive des *Nuits de la peste*, l'île se trouve au sud d'Istanbul, en direction de l'Alexandrie égyptienne, à une distance d'environ une demi-journée de l'île de Rhodes (à laquelle elle ressemble, d'ailleurs, beaucoup)⁵. Cette petite étendue de terre s'impose aux peintres en route vers l'Orient par son aspect exotique, romantique et constitue, tout au long de son histoire, un sujet de prédilection pour leurs tableaux ; outre sa Forteresse majestueuse, dont la construction remonte à l'époque lointaine de ses occupants successifs (Vénitiens, Byzantins, Arabes et, aussi, Ottomans), l'île se remarque par la couleur rose de la pierre dont sont bâtis les édifices les plus majestueux de sa capitale, Arkaz. De surcroît, il s'agit d'un endroit presque mythique, mentionné jadis par Homère dans *l'Iliade* et par Pline dans *l'Histoire naturelle*. On nous guide de cette manière, afin de reconstituer l'atmosphère et l'incomparable joie de vivre qui régnaient autrefois sur la Minger, vers le vaste imaginaire de l'île et, peut-être, vers les Îles Fortunées de la littérature gréco-latine,

⁴ Une Méditerranée dont l'imaginaire fut dominé, depuis les temps les plus anciens, par l'univers insulaire de *l'Odisée* ("the island world of *Odyssey*") et d'autres îles, dotées d'une dimension plus ou moins fantastique ou se situant au-delà des frontières du temps et de l'espace connus, parmi lesquelles Délos, Atlantis et Thule (Stephanides, Bassnett 2008 : 8).

⁵ L'île de Rhode et celle de Chypre, qui ont fait souvent l'objet des conflits militaires entre les Ottomans et les grands pouvoirs européens, sont souvent mentionnées dans le roman de Pamuk.

figurant un véritable Paradis terrestre, un univers protectif, d'une douceur infinie, « un Éden impossible »⁶, une place d'élection où « se transfère le désir du bonheur terrestre ou éternel » (Chevalier, Gheerbrant 1990 : 520). Ce topos est d'ailleurs riche en suggestions dans bien des civilisations, anciennes comme modernes ; rappelons aussi les îles paradisiaques « que les mythes chinois placent sur la Mer orientale et que plusieurs empereurs, abusés par des charlatans, tentèrent d'atteindre à l'aide des navires » (Chevalier, Gheerbrant 1990 : 519).

La stratégie narrative employée dans *Les nuits de la peste* est analogue à celle appliquée dans *Le château blanc* : l'écrivain se propose d'isoler les individus ou le groupe auquel ils appartiennent de l'ensemble dont ils font partie et de les surprendre dans un moment critique, de menace vitale (dans tous les deux cas, la menace est représentée par une épidémie de peste)⁷. Le confinement imposé aux habitants d'Arkaz est d'autant plus inouï qu'ils se trouvent sur une île : l'île est une sorte d'« ermitage » naturel, un lieu de choix, un endroit digne du Jardin d'Éden pour beaucoup de ses natifs et, aussi, une terre d'accueil pour les migrants de Crète ; une fois frappée par la peste, elle deviendra, en raison du blocus institué par les grandes puissances⁸, une sorte de lazaret collectif, constitué de bon nombre de lazarets « individuels », telle une immense ruche.

L'île de Minger, qui sera doublement isolée pendant la crise sanitaire (de manière naturelle, en sa qualité d'île, et de manière « artificielle », par le cordon sanitaire du blocus), possède un îlot de quarantaine, une « île de l'île » : celle-ci s'appelle « la Tour de la Jeune Fille » – une allusion transparente (et ludique) à l'île homonyme d'Istanbul. Ce dernier îlot,

⁶ “Mingheria, as Pamuk conceives it, is an impossible Eden, into which the bacillus of history must enter. It is a fantastical, fantastically beautiful place, famous for its pink stone, drenched in ‘pink, yellow, and orange hues’” (Wood 2022).

⁷ Dans *Kar*, « Neige », les protagonistes sont isolés du reste du monde par une neige abondante.

⁸ « [...] le blocus est un moyen de guerre destiné à désorganiser la vie économique d'un pays par blocage des voies de communication » (Paule Arnaud-Ameller 2004 : 7). La quarantaine maritime s'apparente au blocus en ce qui concerne ses principes et ses enjeux : « La quarantaine est également une mesure décidée par les autorités d'un pays pour entraver les mouvements de navires pour des durées variables. Ces mesures s'apparentent au blocus et elles en deviendront le substitut au XX^e siècle [...]. Ces procédures sont considérées comme des blocus » (*Ibid.* : 8-9).

situé près de la rive asiatique du Bosphore, fut employé à plusieurs reprises au XIX^e siècle comme poste de quarantaine. Son premier emploi en tant que tel s'enregistra pendant la grande épidémie de choléra de 1831, lorsque « la Tour de Léandre » (Kızkulesi) abrita un hôpital de quarantaine. Quelques années plus tard, lors de l'épidémie de peste de 1837, l'île logea un hôpital à l'intention exclusive des pestiférés, qui contribua grandement à circonscrire l'infection (Özkuş, Oskay 2020 : 660-661 ; Yıldırım 2010b : 63-64).

Suivant Pamuk, la chromatique dominante du paysage urbain de cette « perle rose de la Méditerranée orientale », qui paraît sortie de l'écume de la mer, à l'instar d'Aphrodite, tire son inspiration de quelques forts qu'il avait visité lors de ses voyages en Inde, en 2010 et 2011, tels le fort d'Amber⁹, celui d'Agra¹⁰ et celui de Jaigarh¹¹, qu'il met en relation explicite avec son futur roman. S'y ajoute Fathpûr-Sîkrî, l'ancienne capitale de l'empereur Akbar, centre de l'Empire moghol entre 1571 et 1584 : « Je suis à Fathpûr-Sîkrî. Superbe. À vous tirer des larmes. Je rêve d'y situer mes *Nuits de la peste*. [...] Nous avons déambulé dans une sorte d'ivresse, en ce lieu qui ne cesse de m'obséder depuis la première fois que je suis venu en Inde, et qui serait l'endroit idéal pour situer ces *Nuits de la peste* dont je rêve. [...] Les murs de grès rose-rouge » (Pamuk 2022c : 157), notait l'écrivain dans son carnet en 2011, dix ans avant la publication de son livre.

L'atmosphère et la couleur locale de l'île de Minger sont, d'autre part, grandement redevables à l'atmosphère paisible, à la simplicité patriarcale de la Büyükada, le berceau estival de son enfance, de ses loisirs, mais aussi de ses moments de travail acharné. En tant que « lieu de mémoire » pour bien des Stanbouliotes et, parmi eux, pour Pamuk et ses proches, la Büyükada devient l'endroit de la plénitude existentielle, de la joie de vivre, d'une inégalable quiétude : "I borrowed many things

⁹ « Quand j'arrive dans un endroit comme le fort d'Amber, mon 'imagination romantique' transforme aussitôt les lieux en scène romanesque et l'enthousiasme m'envahit. » (Pamuk 2022c : 146)

¹⁰ « Comme le fort d'Agra ressemble au palais de Topkapı, avec ses recoins secrets, le harem, les salles du Divan ! » (Pamuk 2022c : 150)

¹¹ « Mon imagination ivre de la vue, des forts, des montagnes qui entourent Jaipur-Amber : je voudrais me fondre dans ce paysage-là. Voilà pourquoi je veux écrire un roman comme *Les nuits de la peste*, qui se déroule dans un paysage de ce genre, réel ou imaginaire... » (Pamuk 2022c : 154-155)

from Büyükada, such as horse carriages, ferry schedules, the Splendid Palace Hotel... When I was a child, there used to be *lodos*, or southwesterlies, on Heybeliada, and ferries couldn't run. I loved the sense of detachment there. The days of the blockade in the novel, the romance of being disconnected from the world are from there. Or running to the pier when a new ship arrives. These feelings I get from the Istanbul islands are also present in *Nights of Plague*" (Gökner, Kıvrak 2024 : 166) . Büyükada est l'expression d'une sorte de « nostalgie du paradis perdu » :

De retour à Istanbul, j'ai la nostalgie de Büyükada. Une corneille se pose sur la cheminée, au coucher du soleil et au petit matin. Grillons, cigales, corneilles, mouettes enrégées... et tant d'autres oiseaux dont j'aime le chant et ignore les noms. Derrière moi dans les collines s'évanouissent les criaileries de mégère des corneilles et le soupir d'un oiseau moqueur. Une part de moi s'ouvre à ces bruits, tandis que j'écris mon roman – *Les nuits de la peste*. J'ai transposé à Minger bien des fleurs, des couleurs et corneilles de Büyükada. (Pamuk 2022c : 282-283)

La familiarité de Pamuk avec les rythmes quotidiens des Îles de Princes (en turc, Adalar), devenues, notamment à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, une sorte de « résidence d'été collective » pour les Chrétiens, les Levantins, les diplomates étrangers ou la bourgeoisie turque résidant dans l'ancienne capitale impériale, date, d'ailleurs, de son âge le plus tendre, à savoir de 1952, lorsqu'il fut amené à Heybeliada pour passer le premier été de sa vie : « Ma grand-mère paternelle possédait sur la Heybeliada une maison assez spacieuse, à deux étages, située dans un vaste jardin au bord de la forêt, tout près de la mer. [...] Au moment où j'écris ces lignes, c'est-à-dire au printemps du 2002, j'ai loué de nouveau une demeure d'été sur l'île de Heybeliada, dans la proximité de cette maison de mon enfance. Dans ces cinquante dernières années j'ai passé beaucoup d'étés et, aussi, j'ai écrit bien des romans dans les Îles d'Istanbul, dans la Burgaz, dans la Büyükada et dans la Sedefadası. » (Pamuk 2010 : 176). La familiarité de l'écrivain avec le style de vie des insulaires, avec leurs joies et leurs angoisses de « reclus », de personnes isolées au milieu des eaux de la mer rend d'autant plus convaincante la reconstitution de l'atmosphère qui règne sur l'île

imaginaire de Minger : cette dernière représente, finalement, la somme de toutes les îles qui résident dans l'esprit de l'auteur, elle rassemble toutes ses connaissances en la matière.

La Minger est « une île rose » non seulement en raison du marbre, de la pierre, du grès rose-rouge extrait des carrières locales, qui va trouver son emploi dans les édifices officiels de la capitale, mais aussi à cause de ses fameuses roseraies, jouissant d'une concession impériale : la rose devient ainsi la fleur emblématique de l'île et figure comme telle sur son drapeau¹². Dans l'aquarelle délicate qui se présente aux yeux éblouis des voyageurs occasionnels ou des visiteurs de cette oasis fabuleuse de la Méditerranée, trop belle en quelque sorte pour être vraie, le rose se marie au jaune et à l'orange, ce qui ne fait qu'augmenter l'apparence idyllique du paysage, « sorti tout droit d'un conte ». La maquette miniature de Minger reçue par la jeune Mina Mingerli à la fin du livre ajoutera une touche supplémentaire à cette impression de « géographie mythique », de « terre fantastique », « merveilleuse ». Les couleurs, la qualité de la lumière, les textures, l'univers édénique dont parle James Wood (2022) en analysant le roman sont grandement issus des expériences subjectives de l'auteur et de sa « fantaisie picturale »¹³.

La population de l'île, qui, outre sa capitale, Arkaz, est concentrée dans quelques villages et bourgades montagneuses, nous semble aujourd'hui relativement modeste : lors du recensement de 1897, la Minger comptait quatre-vingt mille habitants, dont vingt-cinq mille dans la capitale, Arkaz, la proportion des musulmans et des non-musulmans étant presque égale (Pamuk 2021 : 39). Ces données statistiques (plus d'exactitude, plus d'authenticité !) devraient être rapportées, sans doute, à l'ensemble des sujets du sultan au début du XX^e siècle : en 1897, donc

¹² La rose est une fleur de prédilection pour les musulmans, qui en font un symbole du Prophète Muhammad ; d'ici sa présence constante dans les *hadith* et, naturellement, dans le soufisme. Chez les Turcs elle est souvent évoquée dans la poésie et les récits populaires, dans les légendes et les contes de fées, dans les formules de bénédiction et de malédiction, dans les proverbes, etc., pour ne plus parler de la littérature classique ottomane.

¹³ « [Pakize Sultan] A vu ! C'est peut-être le verbe qu'Orhan Pamuk aime le plus au monde ! En édifiant la 'visualité' grandiose de son roman, Pamuk a prouvé encore une fois qu'il ne trahit pas ce verbe qu'il aime plus que tout au monde ! » s'exclame Jale Parla (2023b : 421), en guise de conclusion à son analyse du roman.

peu avant le début du roman de Pamuk, l'Empire ottoman comptait 19.050.307 habitants, dont 14.111.945 musulmans et 4.938.368 non-musulmans (Shaw 1978 : 325-338 ; cf. Karpat 1985 : 190). À la même époque, la population de la capitale impériale, Istanbul, comptait 1.013.466 habitants, y compris la population des villages au bord du Bosphore (Karpat 1985 : 104).

L'île de Minger nous offre une image à petite échelle de l'Empire ottoman et de sa spécificité en tant que structure multinationale, multiconfessionnelle, multilinguistique. Sa population se compose de Turcs ottomans, de Grecs, d'Européens, c'est-à-dire de musulmans et de chrétiens¹⁴, mais aussi de Mingériens, dont l'identité s'associe à un idiome propre, d'ancienne date :

Le minghérien avait une histoire ancienne, qui remontait aux plus antiques racines de ce peuple né dans les mystérieuses vallées du sud de la mer d'Aral, mais en 1901 cette langue, encore très loin de pouvoir atteindre l'esprit, la profondeur conceptuelle et le vocabulaire concret du monde moderne, et même des cultures catholique, orthodoxe et islamique, n'était plus parlée, en dehors de quelques quartiers d'Arkaz, et de façon résiduelle dans les villages des montagnes du nord de l'île où les occupations successives des Croisés, des Vénitiens, des Byzantins et des Ottomans avaient relégué ses locuteurs originels. (Pamuk 2022b : chap. 39, p. 371)

Le mingérien représente la clef de voûte et le fondement du nationalisme mingérien, qui connaîtra un nouvel essor à la suite de la crise sanitaire et humanitaire déterminée par l'épidémie de peste et qui trouvera sa pleine expression dans l'idéologie de la jeune République de Minger. La « Révolution » et la proclamation de l'indépendance de la Minger ne feront que souligner une fois de plus l'ambiguïté foncière et la singularité du statut de l'île¹⁵.

¹⁴ Ou, d'un autre point de vue, de « colons », aussi bien ottomans qu'européens (Parla 2023b : 406).

¹⁵ Ceci nous fait penser à une remarque de St. Stephanides et S. Bassnett concernant la relation des insulaires avec l'espace qu'ils habitent : "Islands, therefore, are places that can be paradoxically both safe havens and sites of great upheaval. Inhabitants of an island define themselves against those who are not islanders [...]. Perhaps those who inhabit islands have a particular kind of spatial awareness, aware as they

Une fois frappée par la peste, l'île de Minger cesse d'être le microcosme béni, accompli, le foyer paradisiaque, le refuge, l'oasis de « luxe, calme et volupté » de jadis et tourne d'un jour à l'autre à un endroit maudit, à une « place pestiférée » au propre, à un véritable Enfer, et même à un piège (un piège à rats !) pour ceux qu'elle héberge – elle devient l'antithèse vivante de ce qu'elle représentait auparavant : « Mais voyez, cette île est comme un bateau, et nous sommes tous à bord. Les flèches de la peste se moquent de savoir qui est musulman ou chrétien. Si les musulmans n'observent pas les restrictions, ce sont aussi des chrétiens qu'ils entraîneront avec eux dans la tombe » (Pamuk 2022b : chap. 8, p. 78), affirme le pharmacien grec Nikephoros, l'ancien ami de Bonkowski Pacha, dont la mentalité et la perception de l'espace finissent par se confondre avec ceux des insulaires de vieille souche.

Cette idée des « flèches pestifères », vues comme agents de la maladie, sera reprise plus tard à propos de la contamination de Hamdullah Efendi, le cheikh charismatique de la confrérie Halifiye : « [...] ils commencèrent à croire qu'il avait vraiment vaincu la maladie et que les flèches du mal ne pouvaient l'atteindre. » (Pamuk 2022b : chap. 49, p. 450). Chez les musulmans, les « flèches du mal » rappellent une superstition préislamique « selon laquelle les djinns causaient des épidémies en décochant une multitude de flèches sur les hommes » (Sublet 1971 : 145).

Les flèches impitoyables de la peste évoquant la colère divine et la vision traditionnelle de la « plaie » comme châtiment céleste ne sont pas une invention musulmane ou pamukienne – on en parle dans beaucoup de sources ou d'ouvrages touchant aux sujets similaires : « [...] pour les hommes d'Église et pour les artistes travaillant grâce à leurs commandes, la peste, c'était aussi et surtout une pluie de flèches s'abattant soudain sur les hommes de par la volonté d'un Dieu courroucé. Certes, l'image est antérieure au christianisme », remarque Jean Delumeau (1978 : 103) en analysant les informations et les formes de manifestation de la peur dans l'Occident des XIVE-XVIIe siècles. Daniel Defoe en parle aussi dans son

always are that sooner or later the land stops and the sea begins. Non-island cultures inhabit different spaces, where the opening or closing of frontiers acquires a meaningfulness that can never be experienced by islanders" (2008 : 7).

Journal de l'année de la peste, puisant cette image dans le psaume 91¹⁶, l'un des « psaumes de confiance » où la peste tient une place spéciale : « Si donc le coup frappe ainsi sans qu'on le sente, si la flèche vole invisible, sans qu'on la puisse découvrir, à quoi servent tous les beaux plans de réclusion ou de déplacement des malades ? » (Defoe 1982 : 191).

L'analogie entre la peste et le feu est en quelque sorte de la même nature : les documents y faisant référence insistent sur la soudaineté du début de la maladie et sur son évolution fulminante en la comparant à un embrasement sans merci : « La peste est comme un grand incendie [...] », remarque Daniel Defoe (1982 : 189). Sur l'île de Minger, l'incendie et la fumée noirâtre dégagée par les flammes représentent un indice incontestable de la calamité : « [...] dans ces plaines à demi désertiques, l'arrivée de la peste s'annonçait par des flammes jaunes et rouges, des colonnes de fumée noire qui s'élevaient à l'horizon d'immensités sans fin. » (Pamuk 2022b : chap. 44, p. 409). Certes, le feu de la peste peut également être associé parfois à la fièvre violente qui consume les pestiférés.

3. Le temps du récit : 1901, au seuil d'un nouveau siècle

Les événements du roman commencent le lundi, 22 avril 1901, deux heures après minuit, avec l'arrivée au large de l'île de Minger d'un navire qui ne figure pas le calendrier des courses régulières : « Je voulais d'abord écrire un roman qui se déroulerait sur une île ottomane imaginaire en 1901, lors de la troisième pandémie de peste », affirmait Orhan Pamuk en 2021 (Göknar, Kıvrak 2024 : 170).

Selon toute probabilité, l'année du début de l'action ne représente pas un choix aléatoire : le « lecteur attentif » que Pamuk se plaît si souvent à mettre à l'épreuve remarquera peut-être que les événements du livre surviennent dans une année marquée par une épidémie de peste réelle,

¹⁶ « – Je dis du Seigneur 'Il est mon refuge, ma forteresse, / mon Dieu: sur lui je compte!'- // C'est lui qui te délivre du filet du chasseur / et de la peste pernicieuse. // De ses ailes il te fait un abri / et sous ses plumes tu te réfugie. / Sa fidélité est un bouclier et une armure. // Tu ne craindras ni la terreur de la nuit, / ni la flèche qui vole au grand jour, / ni la peste qui rôde dans l'ombre, / ni le fléau qui ravage en plein midi. [...] » (*La Bible* 2011 : 91, 2-6, p. 1186-1187)

qui éveilla beaucoup d'inquiétude parmi les autorités et les habitants d'Istanbul, mais qui s'avéra être un incident mineur, dépourvu de suites graves : l'épidémie en question éclata le 15 avril (ou, suivant d'autres sources, le 30 avril 1901) et continua jusqu'au 14 ou 19 novembre 1901 (Yıldırım 2010b : 61 ; Karacaoğlu 2019 : 188). Elle frappa les quartiers de Galata, de Pangalti, de Tophane et de Balat et entraîna la contagion de vingt-six personnes, dont huit finirent par perdre leurs vies¹⁷. Contrairement aux craintes exprimées par les autorités et à ce qui se passait auparavant, l'infection ne se répandit pas en dehors de la ville et la poussée épidémique reflua sans provoquer d'autres victimes. Les proportions modestes de cette crise sanitaire s'expliquent par les mesures épidémiques assez strictes adoptées par les autorités (notamment l'isolement des malades, les hôpitaux dédiés aux pestiférés et le contrôle des populations de rats), ainsi que par l'activité soutenue déployée par les médecins turcs et par le bactériologiste britannique Henry William Beach, qui passa trois mois à Istanbul (Varlık 2015 : 146-151; Karacaoğlu 2019: 179-201; Ayar 2010 : 173-188; Yıldırım 2010b : 61).

L'allusion discrète à cet épisode de l'histoire épidémique récente des Ottomans nous dévoile un petit recoin du travail de documentation de Pamuk en préparation de son livre (il ne pouvait pas manquer l'infection constantinopolitaine de 1901, qui a été largement popularisée, y compris en Occident) et, surtout, l'importance du détail, plus ou moins circonstanciel, dans l'édification de l'illusion de la réalité dans le roman.

4. L'étranger dans la cité : la peste en tant qu'antagoniste

La peste qui frappe la ville de Minger au printemps de 1901, c'est-à-dire au seuil d'un nouveau siècle, s'inscrit dans la troisième (et dernière) pandémie de peste, qui débuta dans la province chinoise de Yunnan et « voyagea » ensuite, par « la voie des eaux » et des villes portuaires, un

¹⁷ A. Brayer remarquait, dans les années 1830, les caprices des épisodes de peste constantinopolitaines, qui rendaient la maladie fort difficile à prédire : « Souvent, une année, elle affectionne Constantinople et semble dédaigner Péra et Galata ; d'autres fois, au contraire, elle sévit sur Péra et Galata, et oublie Constantinople. » (1836 II: 77) Ceci la rendait d'autant plus redoutable, d'autant plus effrayante pour les habitants de la ville.

peu partout dans le monde, depuis l'Inde (où elle fit rage, en raison de la forte densité de population) jusqu'aux États-Unis, où elle toucha San Francisco en 1900/1901, ou en Australie, qu'elle frappa à la même époque (Varlık 2017b : 67-68 ; Echenberg 2007). Elle dura de 1894 à 1950 et causa au moins quinze millions de morts (Echenberg 2007 : xi) ; son climax se situa entre 1894 et 1901. Se répandant par l'intermédiaire des vaisseaux de commerce qui naviguaient d'un port à l'autre, transportant non seulement des marchandises, mais aussi des rats et des puces de rats, la maladie semblait impossible à contenir, d'autant plus qu'à partir des années 1880 « des bateaux à vapeur plus rapides accélèrent considérablement la propagation de la peste » (Echenberg 2007 : 17).

Dans bien des sources historiques et littéraires concernant la peste – l'une des maladies contagieuses les plus graves que l'humanité ait connues durant son existence, « un grand personnage de l'histoire d'hier » (Delumeau 1978 : 98) –, ou s'inspirant des catastrophes auxquelles elle s'associe, le fléau est « apporté », « transporté », « disséminé » d'une manière ou l'autre par quelqu'un qui semble arriver « des tréfonds de l'enfer » (ou bien « des tréfonds de l'Asie », comme dans le roman *Crime et châtiment* de Dostoïevski, où Raskolnikov rêve d'un fléau épouvantable menaçant l'Europe, dont la nature reste dans le vague¹⁸). Il est, d'autre part, « l'étranger invisible », l'« esprit mauvais », le « djinn » dupeur qui mystifie les pauvres mortels et qui finit par s'introduire au propre sous leur peau. « Voici un trait qui figure dans le scénario habituel de la peste : la maladie vient invariablement d'ailleurs », montre Susan Sontag (1989 : 62), en parlant du rapport incontestable qui existe entre l'imaginaire de la maladie et l'imaginaire de l'étrangeté : « Ce lien s'enracine peut-être dans le concept même du mal, qui d'un point de vue archaïque s'identifie au non-nous, à l'étranger » (Sontag 1989 : 63-64). Les réalités factuelles mal comprises, les connaissances empiriques douteuses concernant les mécanismes de diffusion des maladies contagieuses ont sans doute alimenté et renforcé, en l'absence d'un savoir médical solide, l'imagerie

¹⁸ « Il avait rêvé dans sa maladie que le monde entier était condamné à être la victime de quelque terrible fléau inouï et jamais vu encore qui avançait sur l'Europe du fin fond de l'Asie. Tous devaient périr, à l'exception de quelques très rares élus. » (Dostoïevski II, 1978 : 412)

traditionnelle de la peste en tant qu' « ennemi de la cité » et, donc, « persona non grata ».

La peste méditerranéenne « classique » venait d'habitude de la mer et cabotait de manière assez imprévisible des Échelles du Levant jusqu'au sud de la France. Elle était apportée par les marins, puis véhiculée notamment par les soldats et les marchands, à savoir par des catégories de personnes qui, en raison de leurs occupations, se déplaçaient de manière constante d'une place à l'autre. Dans l'île de Minger, comme ailleurs, elle est réputée d'arriver « d'Orient », ce qui signifie l'Extrême-Orient et ses ports de commerce (Pamuk 2021 : 16-17). La ville d'Arkaz ne fait pas exception à la règle ; la suspicion de ses habitants à l'égard de Bonkowski Pacha et des autres passagers à bord du vaisseau impérial *Aziziye*, regardés comme des véhicules potentiels du « microbe » de la maladie, est donc parfaitement justifiée puisque l'île se trouve sur la « route levantine » des infections.

L'étranger malveillant, l'esprit fauteur d'anarchie peut se présenter sous une forme « subtile », presque impossible à percevoir ou à toucher, mais peut également revêtir une forme visible, tangible : certains habitants de l'île de Minger, cette « perle méditerranéenne de l'Empire ottoman » frappée par la terreur de la peste, affirment avoir vu « un pope vêtu d'une pèlerine noire, coiffé d'un chapeau melon et les yeux injectés de sang, [qui] se glissait discrètement hors des quartiers chrétiens pour venir répandre la peste chez les musulmans, à l'aide de cadavres de rats qu'il sortait de sa hotte et jetait dans les rues, les jardins [...]. Une nuit, un gamin du quartier de Kadirler l'avait surpris, et avait découvert que le pope était un cyclope. » (Pamuk 2022b : chap. 23, p. 218). Cette « apparition », qui découle de la perception de la peste comme non-identité, comme altérité, est doublement étrangère pour les musulmans de l'île : elle figure un pope, c'est-à-dire un chrétien, donc un « infidèle » et, d'autre part, un cyclope (en turc, *tepegöz*), « une force primitive ou régressive » (Chevalier, Gheerbrant 1990 : 331), un monstre sauvage, farouche, difficile à maîtriser. La créature fantasque qui déambule dans les rues à l'abri de la nuit pour semer la mort dans les quartiers musulmans est une personnification du microbe de la peste et révèle la frayeur éprouvée par les habitants de l'îlot confrontés à cet ennemi invisible qui est la peste. Son identité « chrétienne » (car, suivant

Emine Hanım, la mère de Zeynep, l'« esprit pesteux » sort toujours du quartier chrétien) nous indique l'atmosphère de suspicion générale qui règne sur l'île et qui favorisera la politisation de l'épidémie.

Le *tepegöz* mentionné par la narratrice fictive du roman (voir Pamuk 2021 : 138, 150-151) nous fait penser aux « masques en forme de tête d'oiseau dont le bec était rempli de substances odoriférantes » (Delumeau 1978 : 101) que les gens avaient l'habitude de porter en Occident lorsqu'ils quittaient leurs maisons en temps de peste, mais aussi l'accoutrement bizarre des fonctionnaires de la mairie d'Arkaz chargés de la désinfection des rues. Bien que la cette connexion s'impose en quelque sorte au lecteur moderne « comme de bien entendu » et qu'elle soit, d'autre part, suggérée par Pamuk même – « Les enfants ne plaisaient plus avec les fonctionnaires masqués, ils les fuyaient, terrorisés, comme devant un terrible cyclope qui répandrait la peste en aspergeant les fontaines et les poignées de porte » (Pamuk 2022b : chap. 21, p. 199) – l'histoire du « cyclope pestifère » ne s'efface pas facilement de la mémoire des insulaires. Elle se rattache au symbolisme plus complexe qui circonscrit cette créature fantastique et à l'imaginaire mythique des civilisations méditerranéennes auxquelles est censée appartenir partiellement l'île de Minger.

Outre son apparence « exotique », le cyclope rôdant la nuit dans les ruelles d'Arkaz s'associe de toute évidence au « mauvais génie de la peste », au *djinn* de la peste (en turc, *veba cini*) – un « vecteur », et même un « agent » traditionnel de toute maladie impossible à expliquer¹⁹ ; il est mentionné surtout lorsqu'il s'agit des cercles soufi ou des milieux traditionalistes rattachés à eux, d'autant plus que dans le Moyen-Orient le « djinn de la peste » est une « vieille histoire », qui se perd dans la nuit des temps :

The significance of the jinn as the agents of plague has ancient precedents in the Near East. [...] The jinn and their poisonous

¹⁹ Dans le paganisme de l'anté-islam, les souffrances physiques étaient d'habitude attribuées aux malversations des djinns et d'autres esprits, la médecine ou la magie blanche ayant pour but de contrer et de neutraliser ces forces malveillantes, d'autant plus que « la magie et la médecine sont intimement liées dans les sources concernant l'Arabie préislamique. » (Hoyland 2001 : 152)

arrows in Muslim literature – found in pre-Islamic poetry and in the Qur'an – are paralleled by the angel, in Christian literature and iconography, whose drawn sword is the specific device for striking mankind; its sheathing is the sign of the epidemic's termination. From ancient to modern times, plague has been portrayed in the West by heavenly angels with swords, arrows, or fuming vessels; the iconography is usually derived from Biblical sources, especially David's vision of the angel with a drawn sword stretching over Jerusalem. (Dols 1977 : 117)

On revient ainsi, une fois de plus, à l'idée des « flèches de la peste » et à ses origines : bien que celle-ci soit attestée le plus souvent dans les sources chrétiennes, elle ne manque pas également des sources islamiques : suivant Dols (1977 : 118), au début du XXe siècle, au Maroc, les djinns étaient tenus responsables de la peste et d'autres maladies, étant accusés de tirer des flèches empoisonnées sur leurs victimes impuissantes. La panoplie pestifère est complétée par les lances : « [Les Arabes préislamiques] croyaient, tout comme les Grecs, que la peste était apportée aux humains par des entités spirituelles. Ils l'ont décrit comme 'les lances des djinns' » (El-Zein 2009 : 73). Les « lances des djinns » sont mentionnées de manière explicite par le juriste hanéfite Badr ad-Dīn al-Shiblī (m. 1368) dans son traité sur les djinns (Imam-ı Şiblî 1974 : 179-180). Les flèches, l'épée, la lance et d'autres objets pointus aux mêmes valences sont de nature à suggérer la virulence de l'attaque et, donc, des supplices infligés par les djinns aux humains. Le plus souvent, ils sont empoisonnés, donc meurtriers.

L'histoire du cyclope suspecté d'enduire les poignées, les murs, les fontaines de la ville d'une pâte à la peste (en turc, *vebalı macun*, Pamuk 2021 : 151) ou de répandre la peste en aspergeant les fontaines et les poignées de porte (Pamuk 2021 : 138) n'est pas sans suggérer des analogies avec les *untori*, les « infecteurs » – les individus soupçonnés de propager l'épidémie de peste au moyen de poudres ou d'onguents dont il est question dans le XXXII^e chapitre du célèbre roman historique d'Alessandro Manzoni, *Les fiancés (I promessi sposi, 1827)*²⁰ :

²⁰ Une chronique de l'épidémie de peste qui a frappé le duché de Milan en 1630, pendant l'épidémie de peste en Italie de 1629-1631.

En effet, sans remonter à l'antiquité et ne voulant mentionner que quelques faits advenus dans des temps plus rapprochés de celui dont nous parlons, à Genève, en 1530, puis en 1545, puis encore en 1574 ; à Casai de Montferrat, en 1536 ; à Padoue, en 1555 ; à Turin, en 1599 ; à Palerme, en 1526, et derechef à Turin, en cette même année 1630, furent jugés et condamnés à des supplices presque toujours les plus atroces, ici quelques-uns, là de très-nombreux infortunés comme coupables d'avoir propagé la peste à l'aide de poudres ou d'onguents ou de maléfices ou de tous ces moyens à la fois. (Manzoni 1914, II : 235)

Manzoni témoigne, sans doute, d'un cas d'hystérie collective dont les mécanismes sont fort similaires à ceux ayant déclenché les chasses aux sorcières dans l'Occident médiéval : le malheur apporté par la peste ravive les peurs ancestrales des gens et les imputations de vénéfice dirigées contre les personnes considérées comme hostiles ou suspectes par la communauté – les *untori* dont parle Manzoni²¹ font partie de la même catégorie de victimes.

L'affaire tragique des *untori* de Milan sera reprise par Manzoni dans *L'Histoire de la colonne infâme* (*Storia della colonna infame*, 1840), un essai historique qui ne fut plus insérée dans le roman en raison de la longueur. Les détails fournis par cet ouvrage sont fort semblables à ceux que recèle le récit mingérien de Pamuk. On en apprend que la personne accusée par Caterina Rosa en 1630, à Milan, de barbouiller les murs du microbe de la peste portait une cape noire, un chapeau rabattu sur les yeux et un papier en main : suivant la déposition de Caterina « [...] on a vu que les murailles elles étoient souillées d'une matière luisante qui ressembloit à de la graisse et qui tireit sur le jaune ; et en particulier les gens de chez Tradate ils ont dit qu'ils aveient trouvé tout souillés les murs du seuil de leur porche » (Manzoni 2019 : 30).

²¹ L'histoire des *untori* fut empruntée par Manzoni à la chronique de l'historien italien Giuseppe Ripamonti (1573-1643) ; celle-ci, écrite en latin, fut traduite en italien et parut à Milan en 1841. La deuxième édition, revue et augmentée, des *Fiancés* de Manzoni parut entre 1840 et 1842 (Traversa 2018 : 137-168).

5. L'accueil réservé à l'étranger : les attitudes envers la peste

La réaction naturelle de ceux qui se confrontent avec un étranger dont ils ignorent l'origine, la nature et le dessein est le rejet : en rejetant l'étranger on rejette également l'idée d'opacité, d'obscurité, de différence inquiétante à laquelle l'associe notre esprit. Ce geste représente un moyen de se protéger, d'éviter le défi de la réalité et, peut-être, d'atermoyer un possible désastre.

Les responsables politiques ne semblent pas être moins vulnérables à ce genre d'attitudes. Sami Pacha, le gouverneur ottoman de la Mingier, dont la passivité initiale ne fait qu'empirer les choses, est un représentant typique de cette catégorie de personnages, toujours prêts à dissimuler une vérité embarrassante : « Il n'y a jamais eu d'épidémie dans notre ville ! commença le gouverneur. La peste, Dieu nous garde, il n'y en a pas, mais le petit déjeuner que nous vous servons, lui, vient de la garnison. C'est simple, si le four n'a pas été désinfecté, nos soldats ne touchent pas au pain » (Pamuk 2022b : chap. 5, p. 45).

Bien des sources témoignent d'attitudes similaires de la part des gouvernants au début des grandes catastrophes sanitaires. Les finalités des hommes publics restent, pourtant, assez différents de ceux qui animent le reste des mortels : leur manière d'agir s'explique souvent par de raisons d'opportunité politique. « La première réponse à l'apparition d'une pandémie a toujours été le déni. Les gouvernements nationaux et locaux ont toujours tardé à réagir et ont déformé les faits et manipulé les chiffres pour nier l'existence d'une épidémie », affirmait Orhan Pamuk en pleine épidémie de Covid-19 (Pamuk 2020). « Il y a des choses qui n'ont pas changé depuis les anciennes épidémies jusqu'à aujourd'hui, et des choses qui ont beaucoup changé », remarquait-il de nouveau en mars 2021, dans une interview pour *Hürriyet Pazar*, en pensant peut-être justement à Sami Pacha, le gouverneur ottoman de l'île de Mingier :

Laissez-moi vous parler d'abord des choses qui n'ont pas changé : nos instincts fondamentaux ne changent pas. Qu'il s'agisse du choléra ou de la peste, les gens nient leurs symptômes et insistent sur le fait qu'ils ne se sentent pas malades. L'État le nie également, et même les médecins. Il y d'abord un déni, et cela partout, tout le temps. Ce n'est pas le déni que je critique ; c'est le long déni, l'incapacité

d'accepter les choses. Parce que cela entraîne des victimes. [...] À mesure que l'épidémie progresse et que les décès augmentent, l'État devient plus agressif et autoritaire, en profitant de cette opportunité. Cela arrive dans tous les pays. (Göknar, Kıvrak 2024 : 165)

Dans le *Journal de l'Année de la Peste*, qui fait référence à l'épidémie de peste londonienne de 1664-1665, mais qui s'inspire de la grande peste de Marseille de 1720-1721 – un mal qui était à l'époque « à portée de main » –, Daniel Defoe observait, dans le même esprit : « Il semble cependant que le gouvernement en avait pleine connaissance et que l'on tint plusieurs conseils sur les moyens à adopter pour empêcher le mal d'arriver jusqu'ici ; mais on garda tout cela très secret » (Defoe 1982 : 19). Ses remarques sont renforcées par le témoignage du docteur Jean-Baptiste Bertrand (1670-1752), présent à Marseille tout au long du fléau, qui déplore à maintes reprises la réaction tardive et les décisions mal fondées des autorités marseillaises, qui auraient ainsi favorisé la propagation sans entrave de la maladie pendant plusieurs mois (Bertrand 1721 : 28-40).

Parfois, la peste et les autres épisodes épidémiques semblent être accueillis par les gens avec une sorte d'insouciance, de défi, de scepticisme frisant l'absurde, voire même le délire collectif. Cette apparence est, pourtant, trompeuse : elle ne représente que l'expression malhabile d'un processus psychologique complexe dont le stimulus est la peur. Le comportement des sujets soumis à ce type de trauma correspond aux étapes du schéma proposé par le philosophe slovène Slavoj Žižek²² (2020 : 49-52) pour expliquer nos réactions à l'approche d'une maladie au risque vital :

À l'époque médiévale, la population d'une ville touchée réagissait de la même manière aux signes de la peste : d'abord le déni, puis la colère contre notre vie de péché pour laquelle nous sommes punis, ou même contre le Dieu cruel qui a permis tout cela, puis le

²² Dont le point de départ est un schéma similaire proposé par la psychiatre américaine Elisabeth Kübler-Ross pour analyser les stades émotionnels par lesquels nous passons en apprenant que nous souffrons d'une maladie en phase terminale.

marchandage (ce n'est pas si grave, évitons juste ceux qui sont malades...), puis la dépression (notre vie est finie...), puis, curieusement, les orgies (puisque notre vie est finie, tirons-en tous les plaisirs encore possibles en buvant beaucoup et faisant l'amour), et enfin l'acceptation (nous y sommes, comportons-nous le plus possible comme si la vie normale continuait...). » (Žižek 2020 : 51)

Dans le roman de Pamuk, l'incertitude qui règne sur l'île, et notamment dans sa capitale, alimentée par l'attitude évasive, vacillante des autorités ne fait qu'entretenir l'angoisse, fomenter la panique collective et stimuler les bruits, les propos malveillants qui, à leur tour, amplifient l'impact sanitaire de l'épidémie. L'ambiguïté du message public pave la voie à la « politisation », à l'instrumentalisation progressive de la peste et, d'autre part, nourrit l'agressivité générale. Les rumeurs populaires s'intensifient et les fabulations deviennent difficiles à contrôler. Les commérages tournent une fois de plus autour de « l'étiologie », de l'origine allogène du fléau mingérien ; les insulaires se sentent menacés, assiégés et cherchent à échapper au danger mortel qui guette sur les ruelles autrefois ravissantes de leur recoin idyllique : « Si vous saviez tout ce qu'ils racontent... », dit Marika à Sami Pacha. « [...] Que c'est Bonkowski Pacha qui aurait apporté la peste. » (Pamuk 2022b : chap. 19, p. 183) : « Il y en a qui disent que la peste est arrivée avec l'*Aziziye* ! Les rats ont sauté dans la chaloupe » (*Ibid.*) ; « 'La quarantaine est un moyen de nuire aux chrétiens, d'ailleurs ce sont les pèlerins musulmans qui ont amené l'épidémie sur l'île²³ ', pouvait-on entendre. » (Pamuk 2022b : chap. 21, p. 197).

²³ La question des pèlerins musulmans, de leur libre circulation, des dangers mortels auxquels s'associait cette dernière était vivement débattue à l'époque, la présence des « hadji » dans le roman de Pamuk se faisant l'écho des disputes qui éclataient périodiquement à ce sujet au XIX^e siècle. La controverse avait non seulement des implications sanitaires, mais aussi des visées politiques : "At the Constantinople Sanitary Conference of 1866, for example, the French and the Turks had urged the Anglo-Indian government to impose quarantines and controls on the movement of Muslim pilgrims. But the British had refused, for two reasons. First, religious pilgrims resented interference in their freedom of movement. Second and more important, free trade and free movement were powerful British doctrines in the second half of the century and contributed to the commercial, political, and medical elite's preference for noncontagionist theories that rejected quarantine measures" (Echenberg 2007 : 55).

Les théories du complot empoisonnent l'atmosphère autrefois agréable de l'île, d'autant plus qu'en raison de son isolement géographique, culturel et politique la Mingère est colonisée tant par les Occidentaux que par les Ottomans (Parla 2023 : 406) et abrite une population assez hétérogène : « Vous connaissez mieux que moi les partisans de l'idée que le mal de la peste a été importé de l'étranger dans le but d'arracher l'île aux Ottomans, comme en Crète... » (Pamuk 2022b : chap. 43, p. 398) ; « Leur colère [celle des ennemis de la quarantaine, n.n., L.M.] visait la quarantaine en général, les médecins, les restrictions ; ils aimaient répéter que c'étaient les docteurs et les chrétiens qui avaient amené la maladie sur l'île, ils y croyaient de bonne foi » (Pamuk 2022b : chap. 64, p. 581).

Les tensions tournent, une fois de plus, autour du motif de la peste en tant qu'intrus qui altère l'harmonie, la sérénité du lieu ou qui, pire encore, est « plantée » là-bas pour faire mal aux Mingériens, pour les « châtier », sinon pour les anéantir. Cette vision relève pourtant d'une conception en quelque sorte rationnelle, quoique « conspirationniste », de la peste, car elle présume un rapport de causalité, une chaîne d'infection, de transmission des germes, etc.

Les musulmans conservateurs de l'île, notamment les membres des confréries soufies, sont loin de partager cette vision raisonnable de la maladie. Suivant Cheikh Hamdullah, qui exprime un point de vue largement répandu parmi ses disciples – ou, autrement dit, qui parle au nom de « la cosmologie islamique de la peste » (Varlık 2013 : 744)²⁴ –, « le

²⁴ “[...] an Islamic plague cosmology, by which I mean a *systématique* of causal and contextual explanations, which had God at its very core. According to this, plagues were inflicted upon humans by God, and God alone had the power to relieve humans from this ill. In its broadest outlines, this vision of divine origins and agency prevailed in the Islamic world throughout the ages, and as such remained the predominant discourse, circulating both orally and in written texts” (Varlık 2013 : 744). Cette attitude va changer dramatiquement à partir du XVI^e siècle, tant au niveau des autorités qu'au niveau du peuple : “Sources of the sixteenth century show that the popular perceptions of epidemics changed from a supernatural to natural understanding of this phenomenon. No longer viewed strictly as a threat of unknown origin, plagues came to be seen as a familiar aspect of the natural realm” (Ibid. : 770). Le point de vue de N. Varlık est partagé par Heath Lowry (2003 : 130), qui parle d'un changement visible dans l'attitude des musulmans envers la peste après la conquête de l'Égypte en 1517.

mauvais mal » est un désastre envoyé par Allah afin d'essayer la sincérité des véritables dévots ; dès lors, il est le seul qui puisse enlever ce fardeau à ses fidèles. Par conséquent, quoi qu'il fassent, les gens ne sont pas capables de mettre fin à la catastrophe. Toute opposition, y compris la quarantaine, sera vouée à l'échec. Les seules réponses possibles face à l'adversité sont la prière et l'abandon, l'acceptation du plan divin. La position de Cheikh Hamdullah n'est pas singulière dans le monde islamique. Certes, il y a des attitudes radicales, notamment parmi les théologiens musulmans appartenant à l'école hanbalite, qui confondent la peste avec la mort (Sublet 1971 : 147), mais, le plus souvent, la conduite à tenir en cas de peste suscite des points de vue multiples, ainsi qu'il advient un peu partout dans le monde : « Certains se résigneront²⁵, accepteront la mort : ils seront aidés par la notion de *šahāda*, ils seront martyrs et combattants de Dieu. D'autres feront leur possible pour éviter ou guérir ce mal » (Sublet 1971 : 149). Cheikh Hamdullah n'ignore pas les nuances des attitudes musulmanes traditionnelles envers la peste, ainsi que le prouve son sermon, mais se range plutôt du côté de ceux qui préfèrent défier les mesures sanitaires modernes :

La peste venue, le plus sage est de se recueillir en soi-même et d'attendre, sans paraître aux yeux du monde ni empoisonner son âme. Telle est l'attitude que les Européens, qui n'y comprennent malheureusement rien, nomment 'fataliste'. Quant à la seconde opinion, elle reconnaît le caractère contagieux de la maladie. Ses partisans s'appuient sur un hadith de notre saint Prophète, qui dit : 'Fuyez comme vous fuyez les lépreux et les lions !' Si cependant la peste est déjà en nous, fermer sa porte ou fuir n'apportera rien. Seule la miséricorde d'Allah peut nous sauver. » (Pamuk 2022b : chap. 45, p. 420)

²⁵ Dans les années 1830, le docteur A. Brayer remarquait, par exemple, chez les musulmans d'Istanbul frappés par la peste un certain « esprit de résignation » qui les empêchait parfois de réagir de manière efficace : « Cet esprit de résignation parmi les Musulmans et cette crainte exagérée de la contagion parmi les Francs et les raia produisent, en temps de peste, une différence frappante dans la conduite des uns et des autres sous le rapport des affections de famille et des soins prodigués aux malades » (1836 II: 101).

La conclusion des épidémiologistes (formulée par le vieux docteur Nikos) va, naturellement, à l'encontre de l'imaginaire islamique et populaire et confirme, d'un point de vue strictement scientifique, la source et la chaîne de transmission de l'infection :

La peste était entrée dans Arkaz par le port, du côté de la vieille Jetée de pierre. Le directeur sanitaire Nikos, retraçant la progression du microbe grâce à la carte, affirmait que la peste devait être arrivée d'Alexandrie avec la barge de transport *Pilotos*, qui battait pavillon grec. (Le fond plat de ce bateau lui permettait d'entrer dans le port et de s'amarrer aux pontons de bois.) Une fois sortie du bateau, la maladie s'était installée dans les quartiers musulmans voisins, notamment à Vavla, Kadirler, Ghermê et Tchitê. C'était dans ces quartiers qu'on avait recensé les premiers morts ; la carte en attestait. (Pamuk 2022b : chap. 36, p. 349)

Au-delà des controverses concernant la source de l'épidémie et les mécanismes de sa propagation, on remarque une certaine résistance des Mingériens à la perspective de l'isolement et de la quarantaine, qui s'explique principalement par des raisons d'ordre économique : « Personne ne veut entendre parler d'épidémie – dit le gouverneur Sami Pacha –. Et tout le monde sait qu'une quarantaine signifie la fermeture des échoppes, l'arrêt du commerce, les médecins et les soldats qui forcent la porte des maisons » (Pamuk 2022b : chap. 5, p. 49).

Malgré la terreur générale qui s'empare des insulaires une fois l'épidémie confirmée, les attitudes envers la peste et, d'autre part, celles envers la quarantaine s'avèrent être sensiblement différentes dans les communautés musulmane et chrétienne, même si toutes les deux se déclarent frustrées par certains types de restrictions impliquant, entre autres, le déroulement de la vie religieuse. En opposition marquée avec les Grecs, et généralement avec les chrétiens, les adeptes de l'islam se montrent plus d'une fois réticents aux mesures de réclusion, quelles qu'en soient l'envergure et la nature. La méfiance des musulmans à l'égard des procédures d'isolement a été soulignée, d'ailleurs, maintes fois par les chercheurs qui ont traité des épidémies dans le monde islamique ; les médecins (souvent étrangers) chargés de la quarantaine

dans ces pays étaient maintes fois agressés et les stations de quarantaine détruites (Yıldırım 2010b : 124). Orhan Pamuk se sert de cette dissemblance pour mettre de nouveau en exergue le contraste Orient-Occident (un thème qui lui tient particulièrement au cœur), suivant une stratégie qu'il anticipait déjà dans la préface du roman *La forteresse blanche* : « L'idée de se prévaloir de la peste comme d'un papier de tournesol afin de mettre en exergue la différence dont je parle [la distinction Orient-Occident, n.n., L.M.] est, à son tour, de vieille date. Le Baron de Tott affirmait quelque part dans ses mémoires : 'La peste tue le Turc et fait souffrir l'européen'. Une telle remarque ne représente pas, à mon avis, une aberration ou une forme de fausse connaissance, mais, tout simplement, un détail utile pour l'aventure d'une fantaisie dont j'ai essayé en quelque sorte de dévoiler les mystères » (Pamuk 1985 : 192).

6. La quarantaine en tant que « papier de tournesol » : ceux qui s'enfuient et ceux qui restent

La mise en quarantaine des insulaires, envisagée comme mesure de protection individuelle et collective, finit par devenir un moyen d'oppression politique, de menace et d'intimidation à l'adresse des opposants de Sami Pacha, le gouverneur ottoman de l'île.

D'autre part, l'îlot de quarantaine au large d'Arkaz est transformé par les nouvelles autorités républicaines, « révolutionnaires » en prison, devenant ainsi un piège mortel pour les infortunés enfermés ici, ce qui met en doute la légitimité de certaines mesures de quarantaine ou, du moins, la manière dont elles sont mises en pratique : « Ainsi la minuscule île de la quarantaine, avec sa charmante tour blanche comme surgie des flots, se transforma-t-elle en prison politique, où l'État de Minger enfermait les citoyens ottomans restés fidèles à Abdülhamid et à la langue turque (on y jeta aussi deux grecs) » (Pamuk 2022b : chap. 55, p. 507).

D'autre part, le lazaret aménagé à l'intérieur de la Forteresse d'Arkaz et le confinement tournent, peu à peu, en instruments d'oppression et même de répression réservés non seulement à ceux susceptibles de contamination, mais aussi aux adversaires politiques du gouverneur ottoman de l'île, du Commandant Kâmil et, plus tard, du Cheikh

Hamdullah – bref, à tous ceux qui contestent ou mettent en danger leur autorité. Cette prison « de quarantaine » fera en quelque sorte concurrence à la geôle « classique » de la Forteresse. L'épidémie de peste ne fait que paver la voie à la nouvelle dictature, à l'autoritarisme républicain qui succède à celui ottoman : c'est « la peste au temps de la peste » dont parle Ludmila Oulitskaïa en guise de conclusion à l'édition française de son scénario intitulé *Ce n'était que la peste*²⁶.

L'évidence du désastre conduit les Mingériens à se « barricader » bon gré, mal gré dans leurs demeures ou à prendre la fuite, puisqu'« une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaise attente » – ce sont des conduites récurrentes et pour ainsi dire obligées dans la réalité, comme dans la littérature épidémique. On les trouve évoquées et dans le *Décameron* de Boccace, et dans le *Journal de l'Année de la Peste* de Defoe, et dans *Les fiancés* de Manzoni, et ainsi de suite. « Un frère aîné se trouvait alors avec moi à Londres, rentré depuis quelques années du Portugal », dit le narrateur du *Journal* de Defoe. « Comme je lui demandais conseil, sa réponse fut, en quelques mots, celle qui fut donnée en un autre cas bien différent : 'Maître, sauve-toi.' Bref, il était pour que je me retire à la campagne, comme il avait résolu de faire lui-même avec sa famille ; et il me répéta ce que, semble-t-il, il avait entendu dire à l'étranger, à savoir que la meilleure mesure contre la peste, c'était la fuite » (Defoe 1982 : 25). La logique de cette réaction semblait assez simple : « [...] il fallait, si possible, fuir, ou à défaut, isoler et s'isoler. Cela d'autant plus que la peste bubonique donnait lieu souvent à une complication pneumonique secondaire » (Delumeau 1978 : chap. 3, p. 100).

7. Le silence de la peste : la ville et les gens en temps de détresse

La progression de la peste, l'isolement des gens, leur retrait de l'espace public altèrent l'aspect de la ville d'Arkaz. La peste change la couleur et la texture des lieux, qui deviennent méconnaissables : la « ville empestée », sombre et maussade, inquiétante et menaçante est essentiellement différente de la « ville rose » d'autrefois :

²⁶ Ludmila Oulitskaïa, *Ce n'était que la peste* (trad. : Sophie Benech), Gallimard, Paris, 2021.

La lumière délavée, tantôt jaune pâle, tantôt incolore, qui apparaissait toujours sur la ville vers la mi-juin donnait désormais à chacun le sentiment de se trouver dans un enfer unique en son genre. On avait le sentiment que la peste était jaune, qu'elle habitait le ciel, qu'elle surveillait de là, instant après instant, les habitants de Minger et qu'elle décidait sans trop réfléchir lequel d'entre eux elle perdrait. Beaucoup de gens qui étaient convaincus que la maladie était venue « de l'extérieur » croyaient tout aussi sincèrement que les forces qui avaient amené la peste avaient imposé sans vergogne le cordon sanitaire à l'aide de cuirassés. Parmi eux se trouvaient aussi quelques chrétiens. (Pamuk 2021 : 268)²⁷

Au temps de la peste, la capitale de l'île est baignée d'une lumière pâle, jaunâtre, malade, qui prend la place des couleurs joyeuses, bigarrées dont elle se vantait jadis ; pendant la nuit, elle devienne encore plus sombre, plus sinistre, dominée comme il l'est par les ténèbres et le silence de la peste :

La capitale qui, aux jours sans vent, sentait plutôt la mort, les cadavres et le chèvrefeuille, était désormais possédée par une sorte de silence de la peste qui devenait encore plus évident dans les nuits sombres. Ceux qui se cachaient dans leurs maisons, ceux qui veillaient sans cesse derrière les portes verrouillées ne parlaient plus qu'à voix basse. (Pamuk 2021 : 362)

La peste s'accompagne d'odeurs fétides, de miasmes impossibles à confondre (les « pestilences »), qui remplacent les parfums délicieux (de roses, de tilleuls ou d'herbes sauvages) de naguère ou qui cohabitent disgracieusement avec eux : autrement dit, la ville sent la peste et, inévitablement, la mort : « Il s'agissait de cette odeur de mort à laquelle les habitants d'Arkaz n'étaient pas parvenus à s'habituer depuis neuf semaines. Ils ne la percevaient pas toujours. Mais parfois elle devenait si épaisse qu'il leur brûlait la gorge » (Pamuk 2021 : 276).

²⁷ La traduction française des fragments illustratifs tirés du roman original, en turc, d'Orhan Pamuk, paru en 2021 (Pamuk 2021), appartient à moi, L.M.

« Le mauvais mal » modifie, d'autre part, la structure démographique de l'île, et notamment de sa capitale, Arkaz, en raison d'un ensemble de facteurs, parmi lesquels la migration et le taux de mortalité enregistré dans quelques quartiers et communautés, comme celle musulmane ; certains insulaires succombent à la maladie et d'autres s'en vont. La vie des gens, et surtout celle du menu peuple, change peu à peu, plus rien n'est pareil : « J'avais en tête les transformations de la vie quotidienne, des habitudes alimentaires et de la vie sociale. J'aimerais toujours voir ce qui se passe principalement à travers les yeux des 'citoyens' ordinaires, des défavorisés...», dit Pamuk (Göknar, Kıvrak 2024 : 170), qui s'est toujours intéressé aux aspects apparemment insignifiants de l'existence de ses protagonistes.

La peste exacerbe les conflits déjà existants et fait pour ainsi dire la boule de neige : au fur et à mesure qu'elle s'empare de la ville, on assiste à l'émergence de plusieurs crises successives dont les effets se « potentialisent » mutuellement. La crise sanitaire (le début de l'épidémie de peste, la pénurie de matériel sanitaire, de personnel médical, d'hôpitaux, etc.) attise les conflits et les rivalités ethniques, économiques ou hiérarchiques préexistants, menant à une crise politique. La crise politique et d'autorité suit un schéma similaire à celui de la peste : elle prolifère à toutes les structures de pouvoir, entraînant leur effondrement et, avec celui-ci, la disparition de l'« ordre ancien », lié à l'Empire ottoman et géré par Sami Pacha, le gouverneur de l'île. De cette manière, la crise sanitaire devient le catalyseur de la « Révolution Nationale de Minger » : elle n'en représente pas la cause première, mais se présente plutôt comme une occasion favorable pour trancher le nœud gordien et s'affranchir du joug impérial. L'épidémie fonctionne comme une véritable « substance de contraste », qui met en lumière, dans un moment de défaillance collective, les déséquilibres multiples (politiques, ethniques, religieux) qui sapent le fondement social de l'île et qui remontent ainsi à la surface.

La crise sanitaire, la crise de confiance qui provoque l'instauration de la quarantaine et, enfin, la quarantaine elle-même entraînent une crise alimentaire sévère, déterminée par l'isolement naturel de l'île, le blocus instauré par les grandes puissances maritimes, la perturbation des chaînes d'approvisionnement et, enfin, la fermeture des lieux de commerce. Cette dernière crise, qui touche une partie importante de la

population, précipite le déroulement des événements et l'écroulement des structures de pouvoir. La révolte des mécontents revêt des formes violentes, anti-Étatiques et anti-impériales, et mène à la « Révolution Nationale de Minger ».

8. La peste et la Révolution : la fin de l'utopie

La « Révolution Nationale de Minger », dirigée contre les structures de pouvoir ottomanes et contre « le passé colonial », s'achève par la proclamation de l'indépendance de l'île et, donc, par l'« émancipation nationale ». Au fur et à mesure que l'attention de l'écrivain se dirige vers la « peste politique », la narration prend des accents de plus en plus parodiques et glisse vers la farce. Le récit de la « Révolution » et des événements qui s'ensuivent est marqué par une dérision assez transparente : « Ces éléments parodiques se multiplient notamment dans les pages consacrées à l'analyse de la déclaration d'indépendance de la Minger » (Parla 2023a : 417).

La « Révolution », qui s'inspire, ainsi que le font bien des révolutions « turques » aux XIXe et XXe siècles, des idéaux de la Révolution française de 1789-1799 (« *Vive Minguère, vive les Minguériens ! Liberté, Égalité, Fraternité !* », s'exclame en français le Commandant Kâmil dans la « scène du balcon »), devient vite un véritable pôle d'attraction pour les opportunistes, souvent issus des gens de « l'Ancien Régime ».

La « Révolution Nationale » conduit à un changement radical dans la géographie urbaine et les symboles officiels de l'île, car « pendant les jours et les nuits de peste, le Commandant Kâmil fit rebaptiser deux cent soixante-dix-neuf rues, places, boulevards et ponts » (Pamuk 2021 : 368). S'y ajouteront le nouveau drapeau, les nouveaux mythes nationaux, la « nouvelle histoire » et, pas en dernier lieu, l'ancien patois de Minger, dont la sauvegarde constitue un enjeu essentiel pour le « Nouveau Régime » : « La vraie chance de notre île est que la plupart de ses habitants communiquent dans leurs foyers ou dans les marchés en mingérien et qu'ils sont, comme le disait l'archéologue Selim Sahir Bey, arrivé ici pour extraire une statuette d'une grotte, les descendants des anciens Mingériens, une tribu qui s'est séparée il y a des milliers d'années de son

foyer d'origine, situé au nord de l'actuelle mer d'Aral, pour s'installer ici. » (Pamuk 2021 : 84), affirme Sami Pacha, le gouverneur apostat qui se convertira par la suite au nationalisme mingérien.

À la tête de la « révolution mingérienne », dont la rhétorique témoigne d'une sorte de souffle romantique tardif, se trouve le Commandant Kâmil, qui deviendra le premier président de la Mingérie indépendante et qui, après sa mort tragique provoquée par la peste, sera transformé en symbole national, cultivé avec ferveur par les générations futures. Le portrait littéraire du Commandant Kâmil, qui revêt l'allure d'un véritable « héros fondateur », éternellement jeune et sans souillure, et qui se montrera de plus en plus radical, nous évoque une sorte de Che Guevara avant la lettre, un prototype du « révolutionnaire romantique, charismatique » qui n'arrivera jamais à actualiser ses chimères. La mort prématurée du « héros » transforme son culte en herbe en idolâtrie et même fétichisme, ainsi que l'atteste le mausolée qui lui sera dédié trente-deux ans plus tard.

La mort du jeune Commandant et, d'autre part, les démarches administratives de l'ancien gouverneur Sami Pacha, devenu premier ministre, concourent au développement du chaos et au déclenchement de la deuxième phase de la « Révolution de Minger » (ou, suivant certains commentateurs des événements, de la « contre-révolution ») ; pendant celle-ci, le pouvoir est pris par les forces conservatrices dirigées par Cheikh Hamdullah, le leader charismatique du « couvent » (*tekke*) Halifiye et des musulmans traditionalistes. La capitale de l'île plonge dans l'anarchie et l'anomie – elle est saisie par ce que l'auteur appelle à plusieurs reprises « le chaos et l'anarchie de la peste » : « Arkaz était la proie du désordre, de la pagaille, de l'insoumission, de ce que les Occidentaux appelaient 'chaos' et 'anarchie'. Personne, au Ministère, ne comprenait ce qu'il se passait en ville » (Pamuk 2022b : chap. 65, p. 587). Cette nouvelle étape de la rencontre de l'île avec la peste, marquée par la victoire temporaire des fanatiques religieux, fera de nombreuses victimes :

L'« anarchie de la peste » avait atteint de telles proportions, le nombre de morts était si effrayant que les hommes qui conduisaient les charrettes (maintenant au nombre de quatre) qui ramassaient les cadavres ne pouvaient plus finir leur besogne la nuit et devaient

continuer leur travail après l'appel à la prière du matin. Les jardins de tous les *tekke* soufis, à commencer par ceux des ordres Halifiye, Rifa'i et Kadiri, étaient accablés, surtout le soir, de dépouilles alignées en rangées, comme dans la cour de la prison de la Forteresse. (Pamuk 2021 : 435)

On assiste ainsi à l'effondrement presque total de l'autorité de l'État et à l'apogée de l'anarchie, marquée par la révolte et l'évasion subséquente des prisonniers et de ceux qui avaient été enfermés auparavant dans les cellules de quarantaine : « Un mois à peine près la fondation du nouvel État, les rues grouillaient de forçats enragés, de violeurs, de meurtriers, de mutins pestiférés et d'autres échappés qu'on suspectait de l'être » (Pamuk 2022b : chap. 64, p. 581).

La mort de Cheikh Hamdullah entraîne la fin de la contre-révolution et des illusions entretenues par ses partisans : le contestataire de la quarantaine, le semeur de désordre et, par ailleurs, le deuxième président de la Mingérie indépendante meurt néanmoins de la peste, bien qu'il fût considéré comme invulnérable à la maladie par ses disciples, en vertu de sa sainteté, de sa qualité d'« homme de Dieu ». Après sa mort, ses partisans se retirent dans l'ombre des *tekke* et les gouvernants, reprenant le contrôle de la situation, imposent une nouvelle quarantaine, cette fois-ci sous le patronage du docteur Nuri, qui aboutira à l'extinction graduelle de l'épidémie.

La « Révolution Nationale de Minger » finit par triompher, mais l'idéologie sur laquelle elle repose reste sujette à caution. L'utopie initiale du Commandant Kâmil, qui repose aussi sur l'imagerie traditionnelle de l'île en tant qu'oasis d'espoir et de plénitude, glisse peu à peu vers un autoritarisme facilement reconnaissable et rappelle les mécanismes des régimes totalitaires. Autrement dit, l'utopie naïve, immature de jadis vire à une contre-utopie qui, contrairement aux rêves fantaisistes du Commandant, aura assez de temps pour mûrir et prendre racine.

Ce processus est mis en branle par la peste, qui s'avère être, comme on l'a constaté maintes fois dans l'histoire épidémique de l'humanité, un véritable agent du changement. Suivant la démonstration de Pamuk, la peste mingérienne a provoqué un état de crise et, finalement, une paralysie générale du corps social, s'ensuivant de l'apparition d'un régime politique

aux traits dystopiques, dirigé par l'industriel Mazhar Efendi. Mazhar Efendi, chef des services de renseignements pendant la période ottomane et, plus tard, secrétaire du premier président de la République, l'homme qui sait tout, qui classe et contrôle tout, qui ne manque aucune information, l'opportuniste de tous les temps et tous les régimes, devient finalement une sorte de « Big Brother ». Il instaure un régime totalitaire, ordonnant entre autres l'internement des opposants de la « jeune République » ou des « fauteurs de troubles » dans des camps de rééducation, interdisant l'enseignement de l'histoire ottomane et grecque sur l'île et promouvant un culte de la personnalité démesuré. Le pouvoir intégriste de Cheikh Hamdullah ne représentait, à ce que l'on constate, qu'une préfiguration de celui de Mazhar. Les deux régimes, établis dans une période de crise sanitaire et sociale profonde, sont caractérisés par des traits autocratiques indéniables, mais alors que celui de Cheikh Hamdullah comporte des éléments théocratiques, le régime de Mazhar nous évoque à la fois la « peste rouge » et la « peste brune », s'érigeant sur les ruines de la « peste noire » :

En trente ans de pouvoir, le président réduisit au silence un grand nombre d'opposants libéraux, turcs, grecs, soit par la prison, soit par les camps de travail. Il créa aussi une armée solide que deux fois par an il saluait jusqu'au dernier troupier lors d'un défilé sous le balcon du palais présidentiel, anciennement palais du gouverneur. (Pamuk 2022b : « Des années plus tard », p. 746)

Malgré les dernières touches du romancier, la fin du livre nous semble plutôt mélancolique. La peste met un terme à la vie heureuse, insouciant, en quelque sorte atemporelle qui régnait autrefois sur l'île de Minger. Avec l'apparition du fléau, qui fait l'effet d'un retour à la réalité, d'une « chute dans le temps », l'île perd son aura magique d'antan, passe par une sorte de maturation forcée et s'engage dans une histoire fort compliquée, marquée par l'oppression et la violence propres au XXe siècle, qui venait justement de commencer en 1901, l'année où commence le récit. À notre avis, c'est là l'idée maîtresse du roman pandémique d'Orhan Pamuk.

Bibliographie

- Arnaud-Ameller, Paule. 2004. « De quelques blocus. Réflexions sur les blocus : quelques exemples de succès et d'échec au XIX^e et XX^e siècles », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, II, 214, p. 7-27.
- Ayar, Mesut. 2010. "1900 İzmir ve 1901 İstanbul Salgınları Bağlamında Vebanın XX. Yüzyıl Başlarında Osmanlı İmparatorluğu'nda Devam Eden Etkisi", in *History Studies. International Journal of History*, II, 2, p. 173-188.
- Bertrand, Jean-Baptiste. 1721. *Relation historique de la peste de Marseille en 1720*, Pierre Marteau, Imprimeur-Libraire, Cologne.
- Brayer, A. 1836. *Neuf années à Constantinople. Observations sur la topographie de cette capitale, l'hygiène et les mœurs de ses habitants, l'islamisme et son influence : la peste, ses causes, ses variétés, sa marche et son traitement ; la noncontagion de cette maladie ; les quarantaines et les lazarets*, I-II, Bellizard, Barthès, Dufour et Lowell, Paris.
- Chevalier, Jean & Alain Geerbrant. 1990. *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Robert Laffont / Jupiter, Paris.
- Defoe, Daniel. 1982. *Journal de l'Année de la Peste* (trad. : Francis Ledoux, préf. : Henry H. Mollaret), Gallimard, Paris (édition électronique).
- Delumeau, Jean. 1978. *La peur en Occident (XIV^e-XVII^e siècles). Une cité assiégée*, Fayard, Paris (édition électronique).
- Dols, Michael W. 1977. *The Black Death in the Middle East*, Princeton University Press, Princeton.
- Dostoïevski, Fédor Mikhaïlovitch. 1978. *Crime et châtiment* (trad.: Élisabeth Guertik), Hachette, Paris.
- Echenberg, Myron. 2007. *Plague Ports : The Global Urban Impact of Bubonic Plague, 1894-1901*, New York University Press, New York-Londres.
- El-Zein, Amira. 2009. *Islam, Arabs, and the Intelligent World of the Jinn*, Syracuse University Press, Syracuse.
- Göknar, Erdağ & Pelin Kivrak (éd.). 2024. *Conversations with Orhan Pamuk*, University Press of Mississippi, Jackson.
- Hoyland, Robert G. 2001. *Arabia and the Arabs : From the Bronze Age to the coming of Islam*, Routledge, Londres-New York.
- Imam-I Şibli. 1974. *Cinlerin Esrarı* (trad. : Muhammed Ferşad), Ferşat Yayınevi, İstanbul.
- Karacaoglu, Emre. 2019. "1901 İstanbul Veba Salgını Sırasında İstanbul'a Çağrılan Veba Uzmanlarına Dâir Bir Araştırma", in *History Studies. International Journal of History*, XI, 1, p. 179-201.
- Karpat, Kemal H. 1985. *Ottoman Population 1830-1914 : Demographic and Social Characteristics*, The University of Wisconsin Press, Madison.
- Lowry, Heath W. 2003. "Pushing the Stone Uphill: The Impact of Bubonic Plague on Ottoman Urban Society in the Fifteenth and Sixteenth Centuries", in *Osmanlı Araştırmaları*, XXIII, p. 93-131.
- Manzoni, Alessandro. 1914. *Les fiancés*, I-II (trad. : Giovanni Martinelli), Librairie Hachette, Paris.
- Manzoni, Alessandro. 2019. *Histoire de la colonne infâme* (trad. : Christophe Mileschi), Éditions Zones sensibles, Bruxelles.

- Özkul, Kifayet & Süreyya Oskay. 2020. "Şehir Dönemlerinde Kızkulesinin Karantina Hastanesi Olarak Kullanılması", in *Şehir ve Medeniyet. Şehir Araştırmaları Dergisi / Journal of City and Civilization* 6 : *Şehircilik ve Covid-19*, p. 649-665.
- Oulitskaïa, Ludmila. 2021. *Ce n'était que la peste* (trad. : Sophie Benech), Gallimard, Paris (édition électronique réalisée le 2 avril 2021 par les Éditions Gallimard).
- Pamuk, Orhan. 1985. "Beyaz Kale Üzerine", in *Beyaz Kale*, İletişim Yayınları, İstanbul, p. 180-192.
- Pamuk, Orhan. 1985. *Beyaz Kale*, İletişim Yayınları, İstanbul.
- Pamuk, Orhan. 1996. *Le château blanc* (trad. : Munevver Andac), Gallimard, Paris.
- Pamuk, Orhan. 2010. *Manzaradan Parçalar. Hayat, Sokaklar, Edebiyat*, İletişim Yayınları, İstanbul.
- Pamuk, Orhan. 2011. *La maison du silence* (trad. : Munevver Andac), Gallimard, Paris.
- Pamuk, Orhan. 2020. "What the Great Pandemic Novels Teach Us", in *The New York Times*, 23 April 2020, <https://www.nytimes.com/2020/04/23/opinion/sunday/coronavirus-orhan-pamuk.html>
- Pamuk, Orhan. 2021. *Veba Geceleri*, Yapı Kredi Yayınları, İstanbul.
- Pamuk, Orhan. 2022a. *Uzak Dağlar ve Hatıralar*, Yapı Kredi Yayınları, İstanbul.
- Pamuk, Orhan. 2022b. *Les nuits de la peste* (trad. : Julien Lapeyre de Cabanes), Gallimard, Paris (édition électronique réalisée le 16 février 2022 par les Éditions Gallimard).
- Pamuk, Orhan. 2022c. *Souvenirs des montagnes au loin. Carnets dessinés* (trad. : Julien Lapeyre de Cabanes), Gallimard, Paris.
- Parla, Jale. 2023a. *Edebiyat Yazıları. Kuram ve İnceleme*, İletişim Yayınları, İstanbul.
- Parla, Jale. 2023b. "Veba Geceleri : Görsel Bir Modern Epik", in *Edebiyat Yazıları. Kuram ve İnceleme*, İletişim Yayınları, İstanbul, p. 403-421.
- Shaw, Stanford J. 1978. "The Ottoman Census System and Population, 1831-1914", in *International Journal of Middle East Studies*, IX p. 325-338.
- Sontag, Susan. 1989. *Le SIDA et ses métaphores* (trad. : Brice Matthieussent), Christian Bourgois Éditeur, Paris.
- Stephanides, Stephanos & Susan BASSNETT. 2008. "Islands, Literature, and Cultural Translatability", in *Transtext(e)s Transcultures. Journal of Global Cultural Studies*, Hors série : *Poésie et insularité – Poetry and Insularity*, p. 5-21.
- Sublet, Jacqueline. 1971. « La peste prise aux rêts de la jurisprudence : le traité d'Ibn Ḥağar al-'Asqalānī sur la peste », in *Studia Islamica*, XXXIII, p. 141-149.
- Traversa, Vincenzo. 2018. *The Theme of the Plague in Italian Letters*, Peter Lang, New York-Berne-Berlin.
- Varlık, Nükhet. 2013. "From 'Bête Noire' to 'le Mal de Constantinople': Plagues, Medicine, and the Early Modern Ottoman State", in *Journal of World History*, XXIV, 4, p. 741-770.
- Varlık, Nükhet. 2015. "İstanbulda Veba Salgınları", in *Büyük İstanbul Tarihi*, IV, p. 146-151.
- Varlık, Nükhet (éd.). 2017a. *Plague and Contagion in the Islamic Mediterranean*, Arc Humanities Press, Kalamazoo and Bradford.
- Varlık, Nükhet. 2017b. "'Oriental Plague' or Epidemiological Orientalism ? Revisiting the Plague Episteme of the Early Modern Mediterranean", in *Plague and Contagion in the Islamic Mediterranean*, Arc Humanities Press, Kalamazoo and Bradford, 2017, p. 57-86.
- Wood, James. 2022. "Outbreaks and Uprisings in Orhan Pamuk's 'Nights of Plague'", in *The New Yorker*, 31 Oct., <https://www.newyorker.com/magazine/2022/10/31/outbreaks-and-uprisings-in-orhan-pamuk-s-nights-of-plague>

Yildirim, Nuran. 2010a. « Les mesures de quarantaine », in Anne Marie Moulin / Yesim Isil Ulman, *Perilous Modernity: History of Medicine in the Ottoman Empire and the Middle East from the 19th Century Onwards*, The Isis Press-Gorgias Press, Istanbul, p. 119-140.

Yildirim, Nuran. 2010b. *A History of Healthcare in Istanbul*, Istanbul.

Žizek, Slavoj. 2020. *PANDEMIC! Covid-19 Shakes the World*, OR Books, New York- Londra.

*** *La Bible : traduction œcuménique* (TOB), Éditions du Cerf, Paris, 2011.

All links were verified by the editors and found to be functioning before the publication of this text in 2024.

DECLARATION OF CONFLICTING INTERESTS

The author declared no potential conflicts of interest with respect to the research, authorship, and/or publication of this article.